

Incandescente Marguerite Duras

Andrée Ferretti

Number 131, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferretti, A. (2013). Incandescente Marguerite Duras. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (131), 12–13.

Incandescente Marguerite Duras

Pareillement à Marguerite Duras,
connaître l'œuvre d'un artiste me suffit.

Aussi bien, avant de lire *La passion suspendue*¹,
je ne connaissais rien ni de la vie ni de la pensée de l'auteure de *L'amant*,
bien qu'elle ait, semble-t-il, multiplié ce genre d'entretiens
et autres formes de confidences de soi.



Par
Andrée Ferretti*

*Depuis L'Amant, votre écriture
s'est faite de plus en plus allégée.*

**C'est le son de la parole qui a
changé, par rapport à ce qu'il
était avant ; comme quelque
chose qui aurait acquis une
sorte d'involontaire simplicité.**

Expliquez-vous mieux.

**L'Amant est un livre tellement
plein de littérature qu'elle
semble, paradoxalement,
très loin. On ne la voit pas.
On ne doit pas voir l'artifice,
c'est tout.**

p. 57

Quelle est la tâche de la littérature ?

**De représenter l'interdit.
De dire ce qu'on ne dit pas
normalement. La littérature
doit être scandaleuse.**

p. 83

Je viens donc de découvrir avec
enchantement une femme excep-
tionnelle dont la vie, la pensée et
l'œuvre sont tricotées serré avec les
fils d'une même passion incan-
descente.

Comme le montrent la pertinence
et la rigueur de ses questions et com-
mentaires, Leopoldina Pallotta della
Torre connaît à fond l'œuvre de Duras,
autant cinématographique et théâtrale
que littéraire. Une œuvre qu'elle aime,
qui explique sa profonde compré-
hension de ce qui lui a donné lieu,
l'enfance de sa créatrice. Une enfance
vécue comme écart à la fois extérieur
et intérieur, une altérité intime, dirai-
je, d'où jaillissent le désir et le sens de
l'absolu.

Cependant et comme il va de soi, la
valeur inestimable de ces entretiens
tient essentiellement aux propos de
Duras, qui entre dans le vif du sujet
tout au long des treize chapitres de
l'ouvrage. Elle répond sans restriction,
parfois avec une franchise brutale aux
questions de la journaliste.

J'ai suivi avec plaisir le récit sans
complaisance des moments cruciaux
de la vie de l'écrivaine, tels qu'elle les
perçoit, les analyse, les évalue à 73 ans².
J'ai partagé la sévérité des jugements
qu'elle porte sur ses contemporains :
les penseurs, les politiques et les écri-
vains, notamment. J'ai apprécié la
hardiesse de ses critiques du Parti
communiste français, de l'homosexua-

lité, du « nouveau roman » ou des
« nouveaux philosophes » qui avec le
recul apparaissent fondées.

La vie

De ses dix-huit premières années vécues
en Indochine « entre les rizières, les
forêts et la solitude », elle dit qu'elles
l'ont écrasée sans diminuer sa puis-
sante énergie, et ont conditionné toute
sa vie : sa pensée, ses émotions, ses
actions, son écriture.

C'est là qu'est né et que s'est enraciné
solidement son « attachement animal
à la vie ». C'est là qu'elle a expérimenté
les contradictions des sentiments à
travers l'amour-haine qu'elle éprouvait
pour sa famille.

De ces années d'enfance et d'ado-
lescence de Marguerite Duras, il faut
surtout retenir l'influence indélébile
exercée sur elle par sa mère, sujet
qu'elle aborde en profondeur pour la
première fois dans ces entretiens. Elle
parle de la femme d'une manière à la
fois admirative et très critique, mais de
la mère, elle retient cette réalité fon-
damentale : « Dans l'existence d'une
personne, je crois, la mère est dans
l'absolu la personne la plus étrange,
imprévisible, insaisissable que l'on
rencontre ».

Elle a passé presque tout le reste de
sa vie à Paris où sa personnalité s'est
forgée et épanouie dans l'effervescence
des débats intellectuels d'une « incom-
parable épaisseur culturelle ». Elle



India Song de Marguerite Duras, d'après son roman *Le vice-consul*

parle avec enthousiasme de ses années « Mitterrand ». Elle y a vécu ses amours, rencontré ses maris et donné naissance à son fils. C'est à Paris aussi qu'elle a mené une vie mondaine décevante, qu'elle a sombré dans l'alcoolisme, où, à un moment donné, elle ne peut plus travailler, tant son agitation la perturbe.

La pensée

Contrairement à ce que la critique plus mondaine que littéraire a dit des commentaires de Duras exprimés dans ce livre, ceux-ci ne sont pas des opinions rapides et superficielles sur les phénomènes abordés, mais des réflexions toujours bien argumentées, qui atteignent parfois, aussi brèves soient-elles, la qualité des analyses les mieux informées et structurées.

Ainsi sa description et sa vision des « progrès » de l'humanité sont d'une limpidité fulgurante. En un paragraphe, elle expose et critique les avantages et les périls des développements incessants de nouvelles technologies, pour conclure par l'énoncé de cette vérité élémentaire : « [...] la bataille incessante, jour après jour, on la mène avec soi, par la tentative de résoudre son irrésolubilité ».

Même limpidité lorsqu'elle soutient en tant qu'écrivaine que l'appartenance à un parti peut conduire à l'autisme, ou qu'elle affirme en philosophe que le

danger d'un parti est celui de réduire la conscience.

Sa conception de l'aptitude des femmes à vivre la passion, cette puissance de recreation constante de leur vie, demeure cependant l'assise de la richesse et de la vigueur de sa pensée.

L'œuvre

Les propos les plus intéressants demeurent ceux qui se rapportent à son parcours littéraire et cinématographique, à sa conception de la littérature et du cinéma. Ils sont ceux de la créatrice géniale d'une œuvre qu'on ne peut en fin de compte connaître qu'en la fréquentant. Ici, une œuvre à lire et à voir. C'est le désir le plus vif que suscitent ces entretiens. **NE**

1. Marguerite Duras, *La passion suspendue, Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, traduit de l'italien par René de Ceccatty, Seuil, Paris, 2013, 196 p. ; 29,95 \$.

2. Les entretiens ont eu lieu en 1987 et 1988 et ont d'abord été publiés en italien dans une petite maison d'édition féministe, La Tartaruga. Ils ont été traduits et annotés par l'écrivain René de Ceccatty, qui signe aussi l'introduction de la présente édition française.

***Andrée Ferretti**, écrivaine, auteure de romans et de recueils de nouvelles, a publié quelques essais et réalisé deux recueils des grands textes indépendantistes, le premier avec Gaston Miron. Son plus récent roman est paru en 2011, à l'Hexagone, sous le titre de *Roman non autorisé*.

C'est aux rôles féminins que vous confiez une force, le besoin radical d'expérimenter la totalité du sentiment.

Oui, les femmes sont les véritables dépositaires d'une ouverture totale vers l'extérieur, la vie, la force débordante de la passion [...]. L'homme est plus fossilisé dans un passé dont il ne sait pas sortir [...]. Toutes les héroïnes de mes films et de mes romans sont comme des sœurs d'Andromaque, Phèdre, Bérénice ; martyres d'un amour qui les submerge, jusqu'à atteindre le sacré.

p. 101-102

Vous avez souvent déclaré que « les hommes sont tous homosexuels ».

Impuissants à vivre jusqu'au bout la puissance de la passion, j'ajouterais. Prêts à comprendre seulement ceux qui leur ressemblent. Le vrai compagnon de vie d'un homme – le confident réel – ne peut être qu'un autre homme.

p. 140

Que croyez-vous que soit la spécificité féminine de votre œuvre ?

Je ne me pose pas la question de ce que signifie avoir une sensibilité féminine quand je travaille.

p. 149

Moi, ça ne m'a jamais intéressée de connaître les artistes que j'aimais. Ce qu'ils faisaient me suffisait.

p. 158

